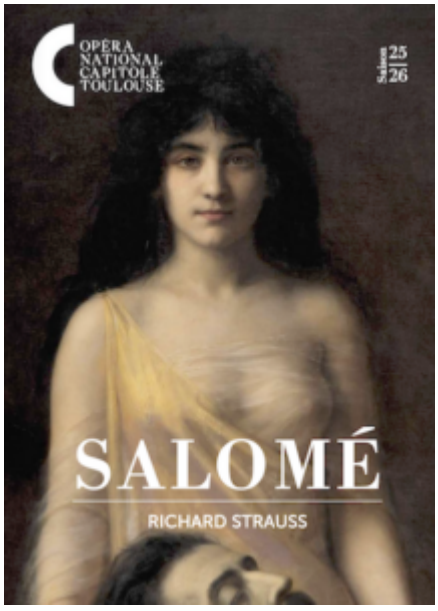
ENTRETIEN avec Christophe GHRISTI, directeur artistique de l’Opéra national du Capitole de Toulouse. Nouvelle production de Salomé de Richard Strauss… Temps forts et productions événements à ne pas manquer de la saison nouvelle 2026 – 2027…

La nouvelle production de *Salomé* présentée à partir du 22 mai au Théâtre national du Capitole de Toulouse est le nouvel événement lyrique de ce printemps ; c’est un nouveau jalon du cycle Richard Strauss au Capitole et la première mise en scène du chanteur wagnéro-straussien Matthias Goerne. Christophe Ghristi présente ce nouveau spectacle phare de la saison en cours. Aperçu de la nouvelle saison 2026 – 2027 dont les productions-

événements seront, côté opéra : *Le Roi Arthus*, seul opéra de Chausson (avec un nouveau défi majeur pour Stéphane Degout) et *Lohengrin* de Wagner ; côté danse, deux nouvelles productions également : *Les Trois mousquetaires* d'après Dumas sur les musiques de Saint-Saëns et *Le petit Chaperon Rouge* à l'adresse du jeune public…

CLASSIQUENEWS : Quelle est la relation entre le Capitole et Matthias Goerne qui signe ainsi avec Salomé, sa première mise en scène ?



Christophe Ghristi : Nous vivons une belle aventure avec **Matthias Goerne** ; c'est même un compagnonnage exceptionnel … sur la scène du Capitole, Matthias a incarné nombre des plus grands rôles de sa carrière sans compter le récital qu'il vient de donner ce mois d'avril. Les spectateurs toulousains ont pu l'applaudir dans ses grands Wagner : Amfortas, le roi Marke, mais aussi Oreste dans l'Elektra de Strauss. Il connait d'autant mieux le théâtre straussien et en particulier Salomé qu'il a chanté à l'Opéra de Vienne, le personnage de Jokanaan. Tout naturellement s'est

imposée comme une évidence, sa proposition de mettre en scène Salomé. Photo : Portrait de Christophe Ghristi © Pierre Beteille.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi programmer Salomé de Richard Strauss ?

Christophe Ghristi : Nous sommes l'une des rares scènes en France à jouer régulièrement les oeuvres de Richard Strauss ; Salomé est l'un des 5 plus grands opéras du XXème siècle ; la partition relève du génie théâtral absolu. Après La femme sans ombre, Elektra, Ariane à Naxos, le Capitole poursuit ainsi son cycle straussien avec Salomé ; l'ouvrage illustre cette notion de spectacle total ; c'est le premier grand opéra de Strauss, au sens moderne, celui qui rompt totalement avec la tradition ; sa démesure, sa violence l'inscrivent pleinement dans le XXème.

CLASSIQUENEWS : Pouvez-vous nous présenter l'équipe artistique pour cette nouvelle production de Salomé au Capitole ?

Christophe Ghristi : Outre la présence de l'Orchestre national du Capitole dans la fosse, la distribution regroupe plusieurs grandes voix : **Jérôme Boutillier** en Jokanaan. Il a chanté sur notre scène, le hérault dans Lohengrin ; c'est aussi un grand interprète de lieder ; Jokanaan sera son premier grand rôle allemand. **Sophie Koch** incarne Hérodiade. Elle aussi poursuit une longue histoire avec le Capitole ; elle y a chanté entre autres : Isolde, Kundry ; et bientôt, Ortrud dans notre prochaine saison 26 27.

Dans le rôle-titre (Salomé), les spectateurs retrouveront **Marie-Adeline Henry** qui a chanté à Toulouse, Jenufa ; outre la splendeur de sa voix, Marie-Adeline est une bête de scène, et de plus, une immense tragédienne ; son tempérament, le timbre de sa voix sont tout indiqués dans cette ambiance de décadence, cette atmosphère mortifère, propres à Salomé. Sa prise de rôle est très attendue.

Nous avons aussi réservé à de jeunes chanteurs les rôles non moins importants du page d'Herodias (**Floriane Hasler**) ou celui de Narraboth, incarné par **Fabien Hyon**.

agenda

Salomé de Richard Strauss à l'affiche du **Théâtre national du Capitole de Toulouse**, du 22 au 31mai 2026

Plus d'infos, réservez vos places : **Salomé – Opéra national du Capitole** https://opera.toulouse.fr/salome-5041647/



LIRE aussi notre présentation de la nouvelle production de Salomé de Richard Strauss à l'affiche du Capitole de Toulouse :
https://www.classiquenews.com/toulouse-theatre-national-du-capitole-r-strauss-salome-nouvelle-production-du-22-au-31-

Aperçu de la nouvelle saison 2026 2027

Opéras : Le Roi Arthus, Lohengrin
Danse : Les Trois Mousquetaires, Le Petit Chaperon Rouge

CLASSIQUENEWS : Choisir est toujours difficile, mais au sein de la nouvelle saison 2026-2027 qui vient d'être dévoilée, quelles seraient les deux productions opéra et danse, à ne surtout pas manquer ?

Christophe Ghristi : S'agissant de la nouvelle saison 2026 2027, si nous devions citer deux temps forts lyriques, ***LE ROI ARTHUS*** se détache nettement (à l'affiche du 23 avril au 2 mai 2027) ; depuis mes débuts au Capitole, je souhaitais produire cet opéra, l'unique légué par **Ernest Chausson (1855-1899)** ; il l'a composé pendant 10 ans ; si l'on comparait la production lyrique de l'époque au cinéma, Gounod, Massenet ou Saint-Saëns en seraient les piliers classiques, et Chausson, avec Le roi Arthus comme Debussy avec Pelléas et Mélisande, illustreraient le volet « art et essai ". Chausson était élève de Franck ; son écriture est au carrefour des influences allemandes et françaises ; on lui a d'ailleurs reproché son wagnérisme excessif mais sa personnalité n'en est pas moins forte, voluptueuse, sensuelle, mélancolique. Chausson adapte l'histoire de la Table Ronde tout en s'écartant de la tradition puisqu'il met en scène à travers la figure du roi

Arthus, le thème central du renoncement. Ici, son histoire d'amour avec Genièvre n'existe pas.

Sur le plan artistique, nous retrouvons un autre grand artiste, **Stéphane Degout**, interprète fidèle du Capitole où il a chanté ses plus grands rôles. Après Wozzek, Onéguine, il lui fallait un nouveau grand rôle : Arthus. Le final de l'opéra est spectaculaire, suggérant l'Assomption d'Arthus après sa mort ; cette scène finale et d'une beauté irrésistible. Les spectateurs Toulousains pourront aussi applaudir **Catherine Hunold** au côté de Stéphane Degout dans le rôle de Genièvre.
La mise en scène est assurée par **Aurélien Bory** qui a déjà mis en scène au Capitole, Parsifal, Le château de Barbe-Bleue et une création, Daphné. Aurélien apprécie en particulier les sujets contemplatifs. Il privilégie de grandes plages de poésie pure, autant d'éléments qui semblent s'adapter naturellement à l'esprit de la geste chevaleresque. Un autre élément de cette production que les spectateurs pourront apprécier est le choix de réutiliser certains décors des trois dernières productions qu'Aurélien a mis en scène à Toulouse. L'idée s'inspire du principe du palimpseste, ce qui inscrit la nouvelle production dans une certaine continuité avec les précédentes dont toutes ont été réalisées dans les ateliers du Capitole. C'est aussi un recyclage vertueux qui inscrit ce nouveau spectacle dans la durabilité et le respect des normes écologiques.
INFOS & RÉSERVATIONS :
Le Roi Arthus – Opéra national du Capitole
https://opera.toulouse.fr/le-roi-arthus/

Christophe Ghristi : Le deuxième temps fort lyrique est **LOHENGRIN,** nouveau volet de notre cycle Wagner (du 28 janvier au 7 février 2027). Le Capitole ne l'avait pas monté depuis 50 ans et après avoir proposé et réalisé Tristan und Isolde, Parsifal, Le Vaisseau fantôme, il était naturel de réserver l'affiche à Lohengrin.

L’équipe artistique regroupe un chef spécialiste de Wagner **Michele Spotti**, qui vient d’être nommé au Deutsche Oper Berlin ; le metteur en scène **Michel Fau** que les Toulousains connaissent bien à présent. Michel a mis en scène précédemment Wozzek, Ariadne auf Naxos, Le Vaisseau fantôme … il sait cultiver une grande fidélité aux partitions, en particulier aux didascalies transmises par les compositeurs, ce qui souvent reste un grand défi pour les interprètes.
Dans cette nouvelle production, notre Elsa sera italienne (**Chiara Isotton**), et Lohengrin, espagnol (**Airam Hernández**) et les spectateurs Toulousains retrouveront **Sophie Koch** en Ortrud et **Jérôme Boutillier** en Héraut du Roi.
INFOS & RÉSERVATIONS :
Lohengrin – Opéra national du Capitole
https://opera.toulouse.fr/lohengrin-7115969/

Côté DANSE, les deux temps forts sont **LES TROIS MOUSQUETAIRES** (du 19 au 31 décembre 2026) – La production sollicite 35 danseurs de notre Ballet. Pour Noël, nous avons demandé à l’ex danseur étoile **Benjamin Pech** (né en 1974), actuel maître de ballet du Corps de Ballet de l’Opéra de Rome, son propre regard sur le roman de Dumas. Benjamin avait déjà réinterprété pour nous les piliers du répertoire romantique, La Bayadère et le Lac des cygnes ; Les 3 Mousquetaires sont son premier ballet original dont le livret est adapté par notre dramaturge **Dorian Astor** ; en fosse, l’Orchestre national du Capitole jouera un assemblage de pièces signées Saint-Saëns (dont la bacchanale de Samson et Dalila). Durée : 2h
INFOS & RÉSERVATIONS :
Saison – Opéra national du Capitole
https://opera.toulouse.fr/agenda/?period=interval&events=mousquetaires&date-start=01%2F09%2F2026&date-end=31%2F07%2F2027

Le deuxième temps fort est **LE PETIT CHAPERON ROUGE**, nouveau

spectacle dont l’esthétique emprunte au cartoon et aux bandes dessinées (du 23 au 28 mars 2027) ; la production est signée de notre directrice de la danse, **Beate Vollack** ; c’est un spectacle que nous avons souhaité pour les enfants et qui tournera en région au mois de mars (durée 50 minutes). A destination des publics scolaires, et des familles, c’est notre premier ballet pour le jeune public. En fosse, 20 musiciens de l’orchestre du Capitole joueront des œuvres nouvelles du compositeur contemporain **Benoît Menut** (né en 1977).

INFOS & RÉSERVATIONS :

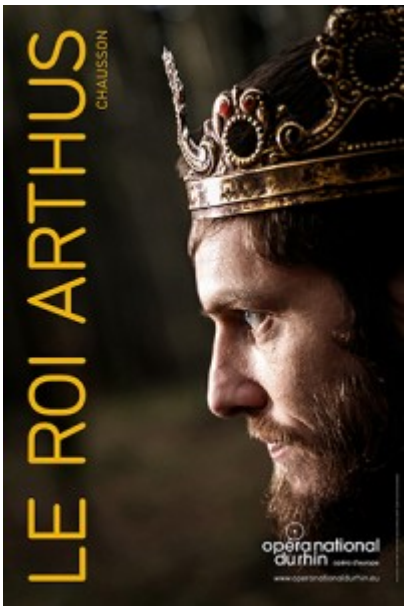
Le Petit Chaperon rouge – Opéra national du Capitole
https://opera.toulouse.fr/le-petit-chaperon-rouge-8014150/

TOUTES LES INFOS, la billetterie en ligne, le détail des distributions … sur le site du Théâtre national du Capitole de Toulouse :

Opéra national du Capitole de Toulouse
https://opera.toulouse.fr/

Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du

Rhin, le 14 mars 2014. Ernest Chausson : Le Roi Arthus. Elisabete Matos, Andrew Schroeder, Andrew Richards, Bernard Imbert, Christophe Mortagne, Nicolas Cavallier. Jacques Lacombe, direction musicale. Keith Warner, mise en scène.



De mémoire de lyricophile, on aura rarement été aussi mal à l'aise au moment de l'évocation d'une soirée, tant l'attente était grande et tant les éléments ont paru in fine se liguer contre la réussite de ce qui promettait d'être un des grands évènements de la saison en cours. Le retour en France du rare **Roi Arthus d'Ernest Chausson**, belle initiative de l'Opéra National du Rhin – avant l'entrée de l'ouvrage à l'Opéra de Paris l'an prochain –, était le moyen de jeter une oreille nouvelle sur la voie tracée par l'opéra français du début du vingtième siècle, après Massenet et avant Debussy. **Ecrit entre 1886 et 1895,** mais créé seulement le 30 novembre 1903 à la Monnaie de Bruxelles, plusieurs années après la mort du compositeur en 1899, l'unique ouvrage scénique de Chausson trouve sa source dans le choc que représenta pour lui la découverte de la musique de Wagner. Neuf ans de gestation pour

une fresque centrée autour des trois personnages principaux : Arthus bien entendu, sa femme Genièvre et le chevalier Lancelot, amant de la reine. Dans ce triangle amoureux, impossible de ne pas voir un reflet du Tristan wagnérien, tandis que le bon Lyonnel protège les amours adultères comme le fait Brangäne chez Wagner. En outre, au-delà d'évocations appuyées au maître de Bayreuth – comment ne pas sourire lors des premiers accords, hommage plus qu'explicite à la Chevauchée des Walkyries ? –, Chausson apporte aux leitmotivs et à la vocalité large, typiques de l'écriture musicale de cette époque en mutation, son sens des couleurs très français, fondant les harmonies et cultivant une pâte sonore héroïque et onirique tout à la fois.

Un coup de la fée Morgane ?

Il est ainsi d'autant plus regrettable de devoir déplorer que tant de promesses n'aient pu être tenues à Strasbourg ce soir-là. Peut-être un (mauvais) coup de la fée Morgane, absente de l'ouvrage.
Considérant le cadre moyenâgeux originel impossible à représenter sérieusement depuis les Monty Python, et désireux d'ancrer sa mise en scène dans un cadre temporel précis – plutôt, dit-il, que de choisir un cadre symboliste hors du temps –, Keith Warner décide de célébrer le centenaire de la Première Guerre Mondiale et de prendre ce cadre guerrier comme toile de fond et moteur de l'action. Las, force est de constater que cette scénographie ne fonctionne pas et que les lourds décors très réalistes – une salle de commandement, un entrepôt d'obus et un hôpital militaire – ridiculisent l'intrigue davantage qu'ils la servent.
Plus encore, la sensualité demeure désespérément absente des duos unissant Lancelot et sa Genièvre, alors que la musique déborde de la passion des cœurs et des corps emmêlés. Seul le pommier renversé descendant des dessus et annonçant l'apparition de l'enchanteur Merlin possède cette part de poésie qui semble avoir abandonné la scène.

Le suicide de la reine, tristement illustratif, laisse l'œil sec, le traitement scénique de cette scène ne flattant ni la chanteuse ni l'esprit de ce moment censément poignant. Et la conclusion de l'ouvrage ne convainc pas davantage, malgré un retour à une certaine imagerie arthurienne – le souverain revêt son armure argentée pour son élévation finale –, mais la statue érigée en son honneur et les pétales de roses tombant des cintres achèvent la soirée dans une sucrerie si soudaine qu'elle en devient déplaisante.
Cette scénographie semble ne pas inspirer davantage les chanteurs, tous s'acquittant de leur tâche avec professionnalisme mais sans flamme.
Seconde malchance de la représentation, la Genièvre d'Elisabete Matos. Habituée des rôles wagnériens et verdiens les plus redoutables, la soprano portugaise semble, malgré sa voix encore puissante, avoir fait les frais de ces emplois risqués, l'instrument ne sonnant plus que métallique, toute nuance devenant périlleuse et un vibrato creusé envahissant l'ensemble de la tessiture.
Dans les quelques moments de vaillance dévolus au rôle, on entend l'Abigaille qu'elle a dû être, mais en dépit d'un français digne d'éloge, la vocalité de la chanteuse demeure étrangère au style propre à cette partition, sans parler de costumes peu seyants et d'une présence scénique manquant terriblement de la féminité et la volupté requises. Chaque mouvement semble précautionneux, et on ne parvient jamais à croire à la passion de cette reine amoureuse.
Son Lancelot paraît pousser Andrew Richards dans ses retranchements, l'écriture du chevalier demandant une solidité et une endurance outrepassant les moyens du ténor américain. Le chanteur livre néanmoins une prestation honnête, payant comptant et osant nuancer, mais trop souvent en force pour enthousiasmer vraiment.
Remplaçant Franck Ferrari initialement prévu, le baryton Andrew Richards retrouve avec Arthus un rôle qu'il connaît bien pour l'avoir déjà chanté et enregistré. Néanmoins, on reste surpris dès ses premières notes par un médium et un

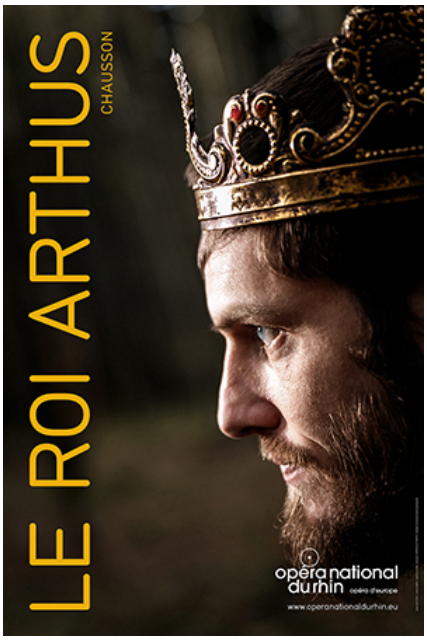
grave sans couleur, tandis que l'aigu, facile et solaire, accuse une position vocale typique d'un ténor. Au fil de la représentation, l'instrument paraît prendre du corps et du soutien malgré un manque de projection et un léger engorgement, gagnant en rondeur, le musicien incarnant avec conviction ce roi par trop incrédule et offrant une belle scène finale.
Excellent Merlin de Nicolas Cavallier, son timbre profond de basse offrant une majesté bienvenue à ce rôle pourtant écrit pour baryton.
Les seconds rôles demeurent bien tenus, du Mordred percutant de Bernard Imbert au Lyonnel efficace et sonore de Christophe Mortagne, toujours excellent dans ce type d'emplois. On saluera également le Laboureur poétique et au chant bien conduit de Jérémy Duffau.
D'ordinaire irréprochables, les Chœurs de l'ONR apparaissent ce soir-là parfois mal à l'aise dans la mise en place de leurs interventions, hésitation due peut-être à un temps de répétitions insuffisant.
Quant à l'Orchestre Symphonique de Mulhouse, c'est du côté de la magie que le bât blesse. Non que la prestation des musiciens mulhousiens soit indigne, loin de là. Au contraire, leur professionnalisme dans l'exécution de leurs parties, redoutablement difficiles, est à saluer. Mais l'effort que leur a demandé la préparation de cette partition riche et complexe se sent trop en ce soir de première pour que les sortilèges contenus dans la musique puissent opérer pleinement. Cet orchestre démontre des progrès constants, mais fallait-il pour autant leur confier d'ors et déjà un ouvrage d'un tel niveau, non moins ardu que les compositions de Wagner ? A leur tête, Jacques Lacombe prêche sa foi en cette musique et apporte à cette entreprise tout son savoir-faire dans le répertoire français, paraissant porter l'orchestre à bout de baguette.
C'est donc des applaudissements très timides qui ont accueilli cette redécouverte au rideau final, un comble pour la maison alsacienne qui a tant de réussites à son actif. Espérons que

les représentations suivantes permettront, l’assurance et la confiance aidant, pour les instrumentistes comme pour le public, davantage de plaisir.
Une soirée dont nous sommes sortis sincèrement attristés, mais qui aura néanmoins laissé pressentir la nécessité de redécouvrir ce Roi Arthus.

Strasbourg. Opéra National du Rhin, 14 mars 2014. Ernest Chausson : Le Roi Arthus. Livret du compositeur. Avec Genièvre : Elisabete Matos ; Arthus : Andrew Schroeder ; Lancelot : Andrew Richards ; Mordred : Bernard Imbert ; Lyonnel : Christophe Mortagne ; Merlin : Nicolas Cavallier ; Allan : Arnaud Richard ; Le laboureur : Jérémy Duffau. Chœurs de l’ONR ; Sandrine Abello, chef de chœur. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Jacques Lacombe, direction musicale. Mise en scène : Keith Warner ; Décors et costumes : David Fielding ; Eclairages : John Bishop

---

Opéra du Rhin : Le Roi Arthus de Chausson, 1903



Opéra du Rhin. Le Roi Arthus de Chausson, 14 mars > 13 avril 2014. Après avoir vécu le choc de Parsifal à Bayreuth en 1882 (création de la légende ou festival sacré wagnérien par le chef Hermann Levi), Ernest Chausson écrit sa propre légende arthurienne hanté par le souvenir de Wagner. La composition du Roi Arthus (nom du souverain francisé), se déroule de 1886 à … 1895, soit presque dix ans d'une longue gestation au cours de laquelle le plume et la pensée du musicien opèrent une assimilation très originale du wagnérisme. L'orchestration demeure éminemment française (lumineuse, transparente, véritable sommet de l'écriture orchestrale postromantique), proche de celle de Dukas, annonçant aussi l'univers debussyte (Pelléas). Le chant de l'orchestre omniprésent assure la continuité entre les tableaux, véritable flot continu qui exprime les enjeux psychologiques des protagonistes: Le roi Arthus est trahi par son chevalier favori : Lancelot, qui cultive une secrète liaison avec son épouse, la reine Genièvre. La force vénéneuse de l'amour détruit ici l'ordre et l'équilibre défendus par les chevaliers de la table ronde. L'amour est un venin qui met à mal l'idéal spirituel du roi… lequel mis en échec et trahi par ses proches, quitte le monde terrestre.

Le livret écrit par le compositeur lui-même dans la tradition des grands auteurs romantiques avant lui, Berlioz et Wagner. De la légende arthurienne, Chausson proche des symbolistes recueille le thème de la malédiction par l'amour, du désir qui bouleverse le jeu fragile des équilibres.

Légende arthurienne

A l'instar de Tristan une Isolde de Wagner, Chausson recompose un quatuor dramatique par lequel passe la tragédie : Tristan, Isolde, Mark et Melot chez le maître de Bayreuth ; Lancelot, Genièvre, le roi Arthus sans omettre le dénonciateur Mordred chez Chausson.

L'opéra est créé à Bruxelles en novembre 1903, Chausson était mort suite à une mauvaise chute de bicyclette en 1899. Paris n'entendra qu'un extrait (le somptueux troisième acte) … pas avant 1916.

Le premier acte présente les personnages et représente l'adultère entre Genièvre et Lancelot. Au II, la culpabilité des amants ronge les esprits fragilisés : Lancelot et Genièvre, dénoncés au Roi par le jaloux Mordred, fuient ensemble ; éreinté, et de mauvaise grâce, après une rencontre infructueuse avec Merlin, qui prédit la fin de l'ordre chevaleresque, Arthus conduit les chapeliers à la poursuite du couple coupable.

Au III, les solitudes et l'impuissance se précisent encore. Seule, Genièvre désespère car Lancelot a choisi de renoncer à les défendre : la reine traîtresse se suicide (elle s'étrangle avec ses propres cheveux). Sur le champs de bataille, Lancelot refuse de se battre et s'effondre même si Arthus lui pardonne sa faute. Trahi, solitaire entre tous, Arthus est emporté vers le ciel sur une nacelle car une gloire éternelle lui est réservée hors du monde terrestre.

La fin du roi Arthus semble récapituler la geste wagnérienne : l'impuissance languissante des amants (Tristan et Isolde) comme leur trahison à l'endroit de leur ami et mari ; c'est aussi le constat que tout amour fidèle est impossible sur terre, suscitant l'inéluctable défaite et fuite du héros : Arthus comme Lohengrin, est extrait du monde des hommes après

avoir été trahi. La tentative d'intégration et de réalisation sociale a échouée, et c'est la musique qui exprime en un long flot orchestral, d'un raffinement inouï, les méandres et circonvolutions de la psyché humaine, prise dans l'étau du désir et du devoir, de l'amour et de la loyauté, de la mort et du renoncement.

Ernest Chausson : Le roi Arthus, 1903
Drame lyrique en 3 actes sur un livret du compositeur. Créé au Théâtre de la Monnaie le 30 novembre 1903
DIRECTION MUSICALE : Jacques Lacombe
MISE EN SCÈNE : Keith Warner

GENIÈVRE : Elisabete Matos
ARTHUS : Andrew Schroeder
LANCELOT : Andrew Richards
MORDRED : Bernard Imbert
LYONNEL : Christophe Mortagne
ALLAN : Arnaud Richard
MERLIN : Nicolas Cavallier
LABOUREUR : Jérémy Duffau
CHEVALIERS : Dominic Burns, Seong Young Moon Jean-Marie Bourdiol, Jens Kiertzner

ECUYER : Jean-Philippe Emptaz

Chœurs de l'Opéra national du Rhin

Sandrine Abello, direction

Orchestre symphonique de Mulhouse

STRASBOURG
Opéra
ve 14 mars 20h, di 16 mars 15h, ma 18 mars 20h, ve 21 mars 20h, ma 25 mars 20h

MULHOUSE
La Filature

ve 11 avril 20h, di 13 avril 15h